



HAL
open science

Konkurrenz und Institutionalisierung in der griechischen Archaik, edited by Jan B. Meister and Gunnar Seelentag

Alain Duplouy

► To cite this version:

Alain Duplouy. Konkurrenz und Institutionalisierung in der griechischen Archaik, edited by Jan B. Meister and Gunnar Seelentag. Polis, 2021, 38 (1), pp.135-138. 10.1163/20512996-12340312 . hal-04035549

HAL Id: hal-04035549

<https://hal.science/hal-04035549>

Submitted on 17 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Book Reviews



Jan B. Meister and Gunnar Seelentag (eds.), *Konkurrenz und Institutionalisierung in der griechischen Archaik*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2020. 465 pages, \$96.00, ISBN 9783515125055 (hbk).

En matière d'histoire grecque archaïque, rares sont les livres à offrir des avancées significatives. Le volume collectif dirigé par Jan Meister et Gunnar Seelentag fait partie de cet ordre d'ouvrages aussi novateurs que stimulants. Le livre est issu d'un programme de recherche et d'une série de séminaires ayant impliqué des savants de tout le monde germanophone ; ce qui inclut, au-delà de l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse. Il y a donc là aussi le manifeste d'une certaine pensée germanophone en matière d'histoire grecque archaïque. Et le moins que l'on puisse dire est que ce volume démontre l'importance et la vitalité de celle-ci. La nouveauté tient ici de l'application d'un modèle sociologique à la compréhension des sociétés antiques. Sur proposition de Meister et Seelentag, c'est la pensée de Georg Simmel, l'un des pères fondateurs de la sociologie allemande au début du xx^e siècle, qui fournit le prisme à travers lequel l'archaïsme grec est observé sous l'angle de la « rivalité » (*Konkurrenz*) et de son « institutionnalisation » (*Instituzionalisierung*). La compétition est, on le sait depuis le xix^e siècle, l'une des caractéristiques de la civilisation grecque. Jacob Burckhardt considérait la « mentalité agonistique » comme une spécificité de l'aristocratie archaïque, au point de définir le paradigme d'un « homme agonale » (*agonale Mensch*). Cette lecture a irrigué la recherche tout au long du siècle passé, jusqu'à formaliser l'opposition entre une culture « élitiste » (*elitism*) et une « idéologie du milieu » (*middling ideology*), venant doubler le modèle d'une lutte des classes, elle-même considérée comme le moteur de l'histoire grecque archaïque. Mais chez Simmel, la compétition n'est pas un trait culturel propre à certains individus ou groupes d'individus ; elle est à l'origine même de la société. Elle entretient une forme de communauté qui institue la compétition comme outil de structuration sociale. Car la compétition repose sur des valeurs partagées et engendre une série de pratiques qui se

généralisent à travers le groupe, s'alignent les unes sur les autres et s'érigent peu à peu en normes, au point de caractériser la société elle-même dans son ensemble. C'est le sens donné par les éditeurs à la notion d'« institutionnalisation », qui ne se réduit nullement aux seules instances formelles auxquelles la pensée politique antique (d'Hérodote à Polybe) et moderne (depuis Hobbes et Montesquieu) l'a souvent réduite. Les institutions, dans les contributions de ce volume, ce sont non seulement les magistratures et les divers conseils ou assemblées, mais aussi les pratiques sociales, les comportements, les instances de régulation sociale, tels le banquet, les pratiques funéraires et votives, les concours panhelléniques, la guerre, les échanges, qui définissent autant de « règles du jeu » entre protagonistes. De manière extrêmement stimulante, l'écriture de l'histoire archaïque s'ouvre ici à tout type de sources, autant textuelles qu'épigraphiques et archéologiques. Plus fondamentalement, cette compétition n'oppose pas simplement deux individus pour consacrer l'un et l'isoler au sommet d'une pyramide sociale ; elle requiert une troisième instance, la communauté, pour devenir un véritable instrument de socialisation (*Vergesellschaftung*). Car c'est la communauté qui confère le statut, non la victoire en elle-même d'un individu sur un autre. De la sorte, la rivalité devient le ciment du groupe, bien plus qu'elle n'entraîne sa fracture ou consacre une distanciation sociale entre ses membres. Cette troisième instance est la clé de fonctionnement du système, qui ne peut donc se réduire à l'observation d'une série d'individus et de leurs pratiques. C'est là d'ailleurs une critique – reprise ici par J. Meister (p. 42) – qui a parfois été faite à ma propre approche des élites. Notons pourtant que j'ai toujours insisté pour considérer l'« individu » en Grèce ancienne comme une réalité nécessairement socialisante, qui n'existe qu'à partir du moment où il présente un visage social, où il est en relation avec la communauté, selon la conception proprement grecque de l'*idios*. Pour le dire brièvement, les élites grecques n'étaient pas des Robinson Crusoe. Si la compétition a tout va conduit certes à une institutionnalisation de la communauté selon des principes communs, elle a aussi pour conséquence d'épuiser les protagonistes. L'une des solutions envisageables est alors le « cartel », dont la définition doit autant à Simmel qu'à la théorie des jeux. Pour Gunnar Seelentag, le cartel est une entente ou une coopération au moins passagère entre individus, qui permet de diminuer la rivalité, et notamment ses manifestations matérielles. Cette pause dans la compétition se fait toutefois au détriment de la troisième instance, le *dèmos*, dès lors privé de son rôle d'arbitre. Ce que les penseurs antiques ont conceptualisé sous la forme de l'oligarchie, soit une monopolisation plus ou moins temporaire du pouvoir politique par un petit groupe d'individus, peut aussi être analysé, d'un point de vue sociologique, comme une forme de cartellisation. Il en va d'ailleurs de

même, à une autre échelle, de la constitution d'un corps de citoyens restreint au sein d'une large population. On voit par-là les très vastes possibilités d'application du modèle aux sociétés grecques archaïques et classiques. À défaut d'une réduction de la rivalité, le processus peut aussi conduire à un alignement progressif des individus sur des champs de compétition identiques, caractérisant ainsi la constitution d'une véritable aristocratie. Comme le rappelle J. Meister, la compétition n'a pas lieu qu'entre individus, mais aussi entre divers modèles de valeurs, dans la mesure où les critères de la prééminence sociale ont fluctué d'une génération à l'autre et d'une cité à l'autre durant toute l'époque archaïque. Reprenant le concept – selon moi problématique – de « noblesse » (*Adel*), Meister considère que l'institutionnalisation et l'homogénéisation progressive des instances et des modes de compétition ont permis la constitution d'un groupe social particulier, dont la prééminence politique et sociale devint de plus en plus compliquée à remettre en question. Prenons garde toutefois que ce processus de « pétrification » de la société par lequel un groupe tend à se fermer sur lui-même en mettant fin à toute possibilité d'ascension sociale pour ceux qui n'en font pas *déjà* partie n'est lui-même souvent qu'un état transitoire de la société, qui débouche d'ordinaire sur de nouveaux critères de hiérarchisation sociale. En ce sens, cette « noblesse » ne pourrait être que temporaire, contrairement à la permanence qu'elle entend établir. La notion d'« aristocratisation » (*Aristokratisierung*) – que je préfère –, utilisé dans ce volume par Christof Ulf pour désigner à la fois les processus de réduction de la compétition et d'homogénéisation des valeurs, s'appliquait ainsi déjà chez H.-J. Gehrke (*Geschichte des Hellenismus*, Munich, 2008⁴, p. 70-72) aux « notables » des II^e et I^{er} siècles av. J.-C. pour traduire le caractère instable des structures politiques et sociales des cités concernées. En ce sens, toute époque envisagée isolément comme un instantané de stabilité peut illustrer un processus d'« aristocratisation » ou de « cartellisation ». Il convient toutefois de garder en perspective la longue durée. L'ensemble de ces questions figurent au cœur d'une série de contributions, toutes plus stimulantes les unes que les autres, qu'il serait bien injuste et impossible de résumer ici. Je me contenterai de lister les thématiques abordées afin de souligner la diversité des domaines auxquels le modèle sociologique de Simmel peut s'appliquer. Outre les contributions déjà citées, il est question des édifices de commensalité (E. Kistler), de la gouvernance et de la notion d'État (Chr. Lundgreen), de l'assemblée homérique (S. Frass), des conseils des Anciens (F. Schulz), des penseurs politiques (T. Itgenshorst), des concours athlétiques et des épiniées (Cl. Lattmann), de la contestation des victoires et des valeurs (W. Schmitz), des monuments funéraires dans les colonies grecques d'Occident (N. Burkhardt), de la monumentalité architecturale et votive (Kl. Junker),

des concours (A. Neumann-Hartmann et E. Stein-Hölkeskamp) et du *symposium* (E. Stein-Hölkeskamp). On y trouvera aussi, dans la même perspective heuristique, une comparaison intéressante entre la Grèce archaïque et l'Islande médiévale (P. Zeller). – Au final, le modèle offert par Simmel se révèle d'une extrême fécondité. La société grecque archaïque d'ailleurs n'est pas la seule à permettre une telle lecture. Déjà H.-J. Hölkeskamp en avait fait une clé d'interprétation de la Rome républicaine dans un livre qui a connu une traduction française (*Reconstruire une République*, Nantes, 2008). Le grand intérêt du modèle de Simmel est également de se marier très bien avec d'autres modèles sociologiques, notamment celui de Pierre Bourdieu, pour l'essentiel absent de ce volume. Même si E. Stein-Hölkeskamp évoque à plusieurs reprises le « capital symbolique » de certains individus, seul J. Meiser cite explicitement le sociologue français. Mais le concept d'*habitus*, entendu – selon une formule célèbre – comme « structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes », demeure étrangement absent de la discussion. Celui-ci correspond pourtant à peu près au processus d'« institutionnalisation ». A. Neumann-Hartmann ne s'y trompe pas lorsqu'elle assimile *Institutionalisierung* et *Habitualisierung* (p. 422); de même, les éditeurs évoquent les « *habitualisierte Handlungen* » des acteurs sociaux (p. 22). Car c'est bien de cela dont il s'agit : l'assimilation par les individus de dispositions mentales qui guident leurs propres actions et qui structurent la façon de penser, de percevoir et d'agir sur le monde de tous les membres de la communauté à laquelle ils prennent part. Tout cela démontre, s'il en était besoin, la grande fécondité des modèles sociologiques, quels qu'ils soient, et leur incroyable potentiel heuristique. Il reste à souhaiter que cet ouvrage collectif connaisse une large réception critique, bien au-delà de l'historiographie allemande, et irrigue de nouvelles études sur la Grèce archaïque. Il en a tout le potentiel.

Alain Duplouy

Reader, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, France

Alain.Duplouy@univ-paris1.fr